

Mounet-Sully

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **42 (1904)**

Heft 7

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-200901>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Bümplitz, près Berne. Le temps était superbe et la vue, sans être une de ces vues que l'on ne rencontre que dans notre patrie, n'en était pas moins attrayante : au fond, le Chaco sans bornes ; au second plan, le rio Paraguay formant un immense ruban argenté ; enfin la ville de l'Assomption avec ses ranchos et ses maisons blanchies à la chaux, enfouies dans des bouquets d'orangers et de palmiers.

Le lieu où nous étions nous portait à la rêverie. Nous parlions des absents, du pays, et nous aurions aimé entendre encore les cloches de nos villages, lançant à toutes volées leurs accents vers les cieux, de ces accents mélodieux qui vous parlent d'antan, de la jeunesse, de la famille, des amis, lorsque notre causerie fut soudain interrompue par un bruit de cloches, un sonore carillon dont les notes aiguës ou graves nous parvenaient distinctement et provenaient de la Cathédrale.

Le carillon que mon ami et moi écoutions des hauteurs de Mangrullo nous étonna étrangement : on tapotait, à la Cathédrale, des airs suisses : *Roulez tambours ! Salut glaciers sublimes*, et, pour terminer, *Souvenir de 1871*. Involontairement, nous nous mîmes à fredonner ces vieilles strophes si chantées sur les rives du bleu Léman. *Souvenir de 1871*, entr'autres, me reporta vingt-trois ans en arrière ; je revis la neige couvrant le chemin des Verrières et le Val-de-Travers, ces longues files de malheureux, à demi-gelés, ces chevaux strogeant les caissons d'artillerie et les arbres et les bancs des promenades de Neuchâtel, ... ce chant oublié me revint à la mémoire :

A l'appel des voix françaises
Les cœurs ne sont pas restés sourds,
Car voici les troupes suisses
Qui viennent leur porter secours.
Au cri de notre Indépendance
Cent mille voix ont retenti :
Vivent la Suisse et la France
Et le corps de Garibaldi !

Mais pourquoi carillonnait-on des airs suisses à l'Assomption du Paraguay ?

— Il n'y a pas d'effet sans cause, dis-je à mon ami. Descendons en ville et allons aux renseignements. Le mieux est de nous rendre aux abords de la Cathédrale et d'accoster le carillonneur lorsqu'il sortira de sa niche.

Un peu après dix heures, nous vîmes sortir d'un petit porton donnant accès au clocher un brave homme qui n'avait nullement l'air d'un naturel du pays ; je l'abordais carrément, lui parlant en espagnol :

— Dites-moi, monsieur, c'est vous qui carillonnez si bien ?

— Oui, c'est moi... pourquoi cette demande ?
— Parce que vous exécutez à merveille des airs suisses ; cela semble si extraordinaire dans ce pays, ... mon ami et moi sommes Suisses.

— Je suis de Schaffhouse... Si vous voulez je vous conterai mon histoire, mais pas ici.
Nous décidâmes d'aller à la *Fonda Suiza*, calle Colon, chez le papa Défago, toujours gai et content et chanteur en diable.

Assis commodément à la *Fonda Suiza*, le Schaffhousois commença son histoire.

— Il y a à peu près deux mois que je suis arrivé dans ce pays. Je viens de l'Entre-Rios où j'ai pratiqué mon métier de chaudronnier, à Parana. La dernière révolution m'a décidé à émigrer vers le Nord. A mon arrivée à l'Assomption, avec peu de bagages et encore moins d'argent, je m'installais à l'Hôtel des Immigrants, profitant ainsi des ressources que met le gouvernement à la portée des nouveaux débarqués. Le directeur, un compatriote que vous connaissez bien, m'assura que j'avais peu d'espoir de trouver de l'occupation dans ma partie, ajoutant que tous les chaudrons et casseroles du Paraguay viennent directement d'Europe.

Cependant, continua-t-il, j'ai ici une adresse qui peut vous être utile ; allez vous informer ; si vous n'aboutissez pas à un résultat satisfaisant, revenez me voir. En même temps il me remit un petit carré de papier sur lequel je lus :

PADRE CAPORRINO
Paroisse de la Cathédrale

Je remerciai le directeur et me mis en quête de trouver le digne Padre Caporrino, qui m'intriguait. Il ne me fut pas difficile de le dénicher : il loge non loin d'ici, sur une éminence, dans un rancho enfumé qui tombe en ruines. Je lui présentai la carte que m'avait remis le directeur.

— C'est bien, dit-il. Asseyons-nous et causons. Vous êtes chaudronnier, à ce qu'il paraît, c'est bien ; vous êtes Suisse, c'est encore mieux. Ces deux précieuses qualités m'engagent à vous prendre à mon service à raison de 180 pesos par mois. Votre service consistera à carillonner à la Cathédrale chaque dimanche et jours fériés, quatre fois : le matin à quatre heures et à huit heures, le soir à deux heures et à huit heures ; les autres jours vous devez carillonner quand il y a des décès, des mariages ou des baptêmes. Vous devez loger près d'ici, de façon à ce qu'on vous ait sous la main pour des cas urgents. Comme vous le voyez, votre service n'est pas surchargé ; vous pouvez même travailler de votre métier aux heures libres et gagner ainsi quelques pesos en plus.

J'ai eu, dans le temps, continua le digne Padre, des carillonneurs de tous pays et de toutes classes, et cependant, jusqu'ici, je n'ai jamais eu la chance de mettre la main sur un Suisse, surtout un Suisse chaudronnier, qui connaît le maniement du marteau et qui doit savoir chanter de jolis airs. Plus ou moins tous les habitants des Alpes sont chanteurs et savent une multitude de romances très jolies. Vous m'en carillonnez quelques-unes, n'est-ce pas ?

Il y a quelques mois, j'avais comme carillonneur un Français, un bachelier ès-lettres ; figurez-vous que cet individu, qui buvait outre mesure, m'indigna un jour en carillonnant le *Sacré cœur de Montmartre* et *En avant la dynamite*. J'eus peur que ce maniaque ne fit sauter l'église : je le flanquai à la porte.

Ici, le bon Padre fit une pause. Il ouvrit un vieux bahut, en sortit une fiole bleue contenant de la *cana du temps de Lopez*, en versa deux petits verres, et nous trinquâmes comme de vieux amis.

Avant ce Français, continua Caporrino, mon carillonneur était un Anglais, un fleffé coquin qui avait une prédilection marquée pour les femmes et la dive bouteille, mais, par contre, carillonnait admirablement bien des airs religieux. Il me quitta en me robant quarante-deux livres sterling. Sur ma dénonciation, il fut arrêté. Il avoua au juge qu'il m'avait volé des livres sterling par amour pour la reine Victoria dont les pièces d'or portent l'empreinte. J'eus aussi un Allemand, commis pharmacien sans place, qui carillonnait toujours le même air : *La choucroute de Strasbourg* ; puis un Brésilien aux mœurs corrompues qui me souffla sans mot dire ma gentille petite servante Manetta, âgée de dix-huit ans. Enfin, dernièrement, j'avais un Polonais que j'ai remercié après six semaines de service. Cet homme buvait une quantité si considérable de boissons, qu'après son départ j'ai comploté, dans le local des cloches, plus de trois cents bouteilles vides, deux dames-jeannes à sec et un litre d'absinthe intact.

J'espère, continua Caporrino, que nous nous entendrons bien et que je n'aurai pas lieu de me plaindre d'avoir confié mes chères cloches à un enfant de la libre Helvétie...

Le Schaffhousois se leva, le verre en main. Voilà mon histoire, dit-il ; à votre santé, à la santé du Padre Caporrino et vive la Suisse ! Tant que le sort me fera carillonneur, je carillonnerai des airs de mon pays.

Il était midi lorsque nous nous séparâmes. En nous quittant, j'ai promis à l'ami carillonneur de lui apprendre le patois vaudois pour qu'il puisse carillonner la *Fita d'août* et quelques airs de la Fête des Vignerons de 1865.

PIED-DE-BŒUF.

La binette à Pottu. — La Louise du Coutzet et la Rosalie au Juge parlent du dragon Pottu, que vient d'épouser une de leurs amies.

— C'est dommage pour la Julie, son Pottu a une de ces binettes qui ne disent rien !

— Qu'est-ce que ça fait, il n'a jamais rien à dire !

Enfants modern'style. — La petite Anna, en visite chez son amie Hélène :

— Tu as déjà treize ans ? on ne te les donneait pas.

— N'est-ce pas que je me suis bien conservée !

Passé-temps.

La solution de l'*énigme* de notre numéro du 30 janvier est *fusil*. Nous avons reçu 27 réponses justes. La prime est échuë à M. Eugène Thonney, à Vuarrens.

Charade.

A l'aide de son bec, l'entier
Frappe l'autre, fait le premier.

Les abonnés seuls ont droit au tirage au sort pour la prime.

Pour raccourcir l'hiver.

Jules à Sami est comme tous les vieux, il n'aime pas les frimas. « Les hivers d'à présent ne sont pas si froids que ceux d'autrefois, mais ils ne finissent plus, c'est une vraie misère ! » disait-il à son ami David de la Boutique.

— Veux-tu que je t'indique un moyen de les raccourcir, lui fit celui-ci.

— Si tu en as un, je paie un demi !

— Eh bien, voici ma recette : A la Saint-Martin prochaine, emprunte, chez Luc de la Banque ou chez David des Batzes, mille francs remboursables à Pâques, et si tu ne trouves pas alors que l'hiver passe trop vite, c'est moi qui payerai demi-pot.

— Eh ! tsancro de David de la Boutique !

Monnet-Sully nous donnera, mardi, une représentation de *Hamlet*, de Shakespeare. L'éminent sociétaire de la Comédie française sera fort bien accompagné. « Lorsque le *Conteur* annoncera la représentation, nous dit quelqu'un, il n'y aura sans doute plus une place. » C'est fort possible. Cependant, il ne coûte rien d'aller voir.

Paris-Lausanne. — En même temps qu'à Paris et la première, en province, Lausanne a eu jeudi soir une représentation de *Le Dédale*, de Paul Hervieu, une des œuvres les plus fortes du théâtre moderne et le succès actuel de la Comédie française. M. Darcourt, à qui nous devons déjà tant de jouissances artistiques de réelle valeur, a su donner à l'œuvre d'Hervieu le cadre et l'interprétation qu'elle mérite.

Demain, dimanche, à 8 heures, deuxième et, probablement, dernière représentation de *Le Dédale*.

Recommandation.

Au bureau de placement. Madame cherche une femme de chambre.

— Ce que je veux surtout, dit-elle, c'est une bonne qui ne « réponde » pas.

— Vous ne pouvez pas mieux tomber, assure la directrice, j'ai justement votre affaire.

— Vous me garantissez qu'elle ne répond pas ?

— Je vous le certifie ; elle sort des téléphones !

Lire dans le dernier numéro du **GUGUSS**, sous le titre de « *Chercheurs de niaisés* », une réponse à notre article du 23 janvier, sur l'**Accent vaudois**. — *Le Conteur* est en vente dans les kiosques, bibliothèques de gares, magasins de tabac, etc., 10 centimes.

On y court. — On y a couru toute la semaine, on y court encore, à *Vive nous !* l'amusante revue lausannoise que donné en ce moment le *Kursaal*. On nous assure que Mme Jeanne Valda, de Paris, qui remplit avec tant de brio le rôle de la Commère, n'a plus que quelques jours à nous donner. Donc, qu'on se hâte.

Pour un franc, envoi franco des *Almanachs du Conteur*, années 1903 et 1904. Encore quelques exemplaires seulement.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.